

LA SILHOUETTE, C'EST PEU

NATHALIE PEYREBONNE

LA SILHOUETTE,
C'EST PEU

roman

PHÉBUS

© Libella, Paris, 2015.

I.S.B.N. : 978-2-7529-1016-5

À Honoré, que ses amis n'oublieront pas.

«L'ancien château que l'on voit dans cette dernière commune [Bry-sur-Marne] rappelle un souvenir fort curieux : il fut construit en 1759 par Étienne de Silhouette, à qui appartenait alors la Seigneurie de Bry. Une des principales distractions de ce seigneur consistait à tracer une ligne autour de l'ombre d'un visage afin d'en voir le profil dessiné sur les murs. Plusieurs salles de son château avaient les murailles couvertes de ces sortes de dessins que l'on appela *silhouettes*, du nom de leur auteur, dénomination qui est toujours restée.»

Journal officiel de l'Empire français, 29 août 1869,
cité par Émile Littré dans son *Dictionnaire* (édition de 1889).

«30 août : journée mondiale des personnes disparues»

Le calendrier épinglé à droite de la fenêtre semble me dire tiens, voilà, cette journée est à toi.

Certes.

Je suis une personne disparue.

Le monde, j'ai arrêté. Je me tiens désormais sur le bas-côté, sur les rives d'une humanité excessivement bouillonnante.

Entre elle et moi se dresse aujourd'hui l'épaisseur d'une vitre, d'une cloison ou d'un plancher. Séparation à l'amiable : je n'ai pas filé dans un désert lointain, une forêt épaisse

ou une grotte isolée, je n'ai rien d'un ermite. Les ermites, leurs haillons déplorables et leurs paroles chichement pesées m'irritent, comme si le fait de s'éloigner des autres pouvait conférer aussi sec cette sorte d'autorité dont ils font étalage, et toute cette mise en scène du renoncement, crasse et délabrement, d'ailleurs exclusivement masculins : les rares femmes tentées par la chose ont d'emblée été rejetées dans la catégorie des sorcières, merci bien.

Moi je suis restée en ville, toujours le même quartier, la même rue, le même immeuble, le même appartement. Mais j'ai renoncé. À sortir, déjà. Quand je m'installe derrière ma fenêtre, comme le font les petites dames âgées recroquevillées sur leur fauteuil, je peux regarder la rue et les gens, et le spectacle est quotidiennement renouvelé, un régal. Mais je ne suis pas une petite vieille. J'ai quarante ans. Ma vue comme mon ouïe sont intactes. Mes sens captent encore le monde goulûment mais moi je garde mes distances.

Avant, j'étais submergée. J'entendais trop, je voyais trop, je sentais trop. Dotée d'une ouïe singulière, j'ai toujours saisi distinctement ce que les autres perçoivent à peine. Le moindre tic-tac,

LA SILHOUETTE, C'EST PEU

murmure ou bruissement s'impose à moi quand les autres ne le remarquent pas. J'ai aussi l'odorat d'un limier, je renifle constamment l'odeur d'un monde presque inodore pour la plupart. Et puis je regarde, avec un air scrutateur, intense et dérangeant, me dit-on. Mais je n'y peux rien, je perçois, je touche et je goûte, le monde entre en moi à chaque instant par tous mes pores et m'emplit, me bouscule, m'impose son brouhaha intarissable, et moi j'essaie de tenir le cap, de ne pas me laisser envahir, mais je suis grignotée, ballottée en tous sens par des émotions étourdissantes, qui me blessent sans même un tant soit peu m'envelopper. Car au bout du compte, au milieu de tout cela, je suis seule, isolée au centre du cyclone, comment voulez-vous.

Aujourd'hui, j'esquive, et de mon refuge, enfin, je respire.

«La nuit d'août trompe les sages et les fous»

La phrase est inscrite à l'encre noire, le papier que Diane a ramassé sur la banquette arrière est probablement tombé de la poche d'un client. Machinalement, elle l'a déplié, et, sans remords, l'a lu : seuls les morts ne sont pas curieux, alors restons curieux, que diable.

Un bout de papier blanc très ordinaire, une police de caractères des plus banales, quelques mots et rien d'autre.

Elle tente de se remémorer les derniers clients montés dans son taxi, l'un d'eux a dû se promener avec la phrase en poche, et la perdre. En cette nuit d'été, elle a sans doute transporté autant de sages que de fous. Il y a eu le couple

à couteaux tirés, sortant d'un dîner visiblement arrosé au cours duquel madame n'a pu en placer une parce que son échalas de mari monopolisait constamment la parole, et lui qui répond mais non tu exagères comme d'habitude, cette manie que tu as de tout grossir, c'est un monde, et elle non mais tu vois, si tu savais te taire... Il y a eu le petit gars timide, qui parlait si bas qu'elle avait dû lui faire répéter son adresse, une fois, deux fois; ça lui coûtait considérablement de dire qu'il habitait rue de la Félicité. Il y a eu la bourgeoise sur le retour – on devrait s'interdire d'employer de telles expressions mais comment résister – qui s'est appliqué un masque en plastique sur les yeux, tête renversée, à peine installée, car les yeux sont le miroir de l'âme, n'est-ce-pas, dorlotons-les. Il y en a eu d'autres, qui se confondent un peu avec ceux des nuits précédentes, mais au bout du compte chacun d'eux a pu récolter le petit billet chiffonné dans n'importe quel recoin de la ville avant de l'oublier dans son taxi.

De fait, le dicton soigneusement retranscrit se trouve sans doute là par hasard, mais cela n'empêche pas Diane de goûter l'ironie de la chose. En cette fin de mois d'août, son bel

LA SILHOUETTE, C'EST PEU

amour est loin, en vacances avec sa femme et ses bambins, banale histoire d'adultère où elle joue le rôle de la séductrice, destructrice potentielle du doux foyer familial où poussent les enfants et l'amour conjugal. Sauf qu'elle ne détruit rien, elle se contente d'exister à côté, sans jamais faire de vague, permettant même sans doute au mari écrasé par l'ennui de tenir la route du bonheur matrimonial – celle qui file en ligne très droite, tournants trop serrés interdits, autoroute bannissant le pittoresque, certes, mais tout y est confort, vitesse et sécurité – grâce aux pauses lumineuses qu'elle lui offre. Il dit tu es ma Diane chasseresse, tu es la reine de mes nuits et de mes jours, ma fière déesse resplendissante. L'ennui étant que ces pauses sont pour elle bien plus que des pauses, et que son bonheur y réside tout entier, du moins le pense-t-elle. En cette fin de mois d'août – sage ou folle allez savoir – elle se sent trompée, par ses propres sentiments d'abord, par ses espoirs d'une vie moins broussailleuse ensuite, par l'homme qu'elle aime enfin. Quand au bout du compte elle est seule à s'égarer, conduisant d'une main assurée son taxi depuis des années mais tremblotant quand il s'agit de sa propre vie.

« 15 septembre : journée du transport public. Une journée pour se déplacer autrement »

Je ne suis pas concernée.

Je regarde les gens aller et venir au dehors mais j'ai cessé tout déplacement. Lorsqu'un avion passe dans le ciel, j'essaie de deviner sa provenance, l'allure de ses passagers, le goût et l'odeur de ses plateaux-repas, la température dans la cabine, le bourdonnement des moteurs. Je m'efforce de ne pas penser à la moquette qui recouvre le sol, revêtement détesté depuis toujours, râpeux, sale et poussiéreux. Parfois je me vois dans l'appareil, je pars vers un pays lointain, disons en Amérique du Sud, je suis seule et préoccupée, mon séjour là-bas s'annonce mouvementé parce que... Parce

que, oui, je m'invente constamment de nouvelles vies, je me mets en scène ailleurs et avec d'autres, avec ceux que je vois dans la rue ou que j'imagine. Sous la douche j'intercepte un souvenir, une image, une couleur ou une saveur, et j'en fais le début d'une aventure. Le soir, une fois couchée, je me cherche une histoire, comme on peut piocher un bon film dans le programme télé, et j'ai des chaînes différentes : horreur, comédie romantique, thriller... La fiction a toujours pris beaucoup de place dans ma réalité quotidienne, elle colore ma vie, lui donne de la densité, il en faut, sans elle on s'enfonce dans l'inconsistance, on brasse de l'air et de la platitude, on n'est plus rien. Maintenant que je vis retirée, je peux mieux encore me plonger avec ravissement dans ces contes vaguement foutraques que je m'arrange jour après jour.

De ma fenêtre je réinvente le monde. Je veille sur tous ces pantins qui du matin au soir courent vers leur travail, leur famille ou leur manque d'amour. Ils courent et moi je reste à mon poste, je suis la gardienne de leur monde agité. Il m'a fallu pour cela me créer mon phare, mon refuge. Le monde a quelque chose du verre d'eau dans lequel fond un cachet d'aspirine : ça grouille, ça

LA SILHOUETTE, C'EST PEU

bouillonne, et, si par malheur vous êtes dedans, vous êtes ballotté, retourné, renversé, jusqu'à ce qu'un jour, terminé, plus de bulles, et vous vous écrasez, lentement mais sûrement, au fond, en de multiples particules. Pour ne plus en bouger. Lorsque j'étais dans le verre, j'avais ce sentiment qu'il me fallait veiller, toujours un œil ouvert, nuit et jour, pour éviter la collision d'une toute petite bulle avec une autre, plus balourde. Les bulles sont complètement inconscientes, il faut protéger l'une, gendарmer l'autre, s'interposer parfois, bref, être là. Enfant, déjà, je me souciais de mes parents comme de mes petits camarades, intimement responsable de ce qui pourrait leur arriver. J'ai grandi avec ce manque de tranquillité, j'enviais les insoucians, les vive-la-joie, les oublieux. Secouée comme tous les autres par l'effervescence ambiante, je m'épuisais à me contorsionner en tous sens pour m'assurer de tout et de tous.

« En septembre, le fainéant peut aller se pendre »

Cet air désespéré du jeune gars en costume cravate lorsqu'il lui tend le petit papier blanc chiffonné en disant je me crève le cul, toute la journée, toute la semaine, toute l'année, et, quand je m'assois dans le métro, je trouve quoi sur le siège? Premier jour de septembre, et je me fais agresser par un putain de dicton, parce que merde, j'ai pas pris un seul jour de vacances cet été, pas le moment m'a dit mon chef, à vrai dire ce n'est jamais le moment, pas grave, je ne rechigne pas, j'avance, tête baissée, je turbine, mais le coup du dicton, vous voyez, c'est une sorte de goutte d'eau, je ne sais pas si vous comprenez, d'accord je bosse comme un damné, alors qu'on ne vienne

pas me chercher avec des histoires de fainéant qui se pendent en septembre, trop c'est trop, je dis, et maintenant c'est décidé, je ne prends plus que le taxi, parce que ça va bien comme ça, y a des limites à tout, vous acceptez la carte bleue ?

Diane prend la carte bleue et elle garde le billet blanc, curieux pourboire que le jeune affligé lui abandonne avec bonheur tant il semble lui brûler les doigts. Le papier est aussi ordinaire que celui qu'elle-même a trouvé, et la police de caractères toujours aussi banale, Times New Roman 12, du tout-venant. Un semeur de dictons aurait-il été lâché dans la ville ? La chose peut n'être qu'une simple coïncidence, et n'est d'ailleurs peut-être pas d'une importance capitale, mais il faut qu'elle s'occupe l'esprit, pour moins penser à celui qui n'appelle pas, qui se fait désirer, une fois de plus, comment savoir s'il n'a pas repris goût à l'auto-route, à ses belles lignes blanches, à ses panneaux indicateurs formidablement éclairés, à ce confort engourdissant, elle ne peut qu'attendre, avec le sentiment de ne faire que ça de sa vie, attendre des moments qui, à peine arrivés, filent et la renvoient à ses désirs et à ses espérances, à se dire que demain, n'est-ce pas, est un autre jour, une autre vie, n'importe quoi, parce que le lendemain

n'apporte qu'une nouvelle soif jamais étanchée, cycle sans fin, il faudrait s'en extraire, mais pour quoi et pour qui, tout cela est si vague, au moins sa douleur présente, elle, est palpable, et il est nécessaire de s'accrocher à quelque chose.

Elle décide d'appeler Agnès, l'amie de toujours ou presque puisqu'elles se sont connues avant l'âge adulte, avant tant de choses donc, avant que les complications ne s'entassent les unes sur les autres, piles branlantes au milieu desquelles il faut se mouvoir avec précaution. Agnès dont le bavardage coule comme l'eau dans laquelle elle passe ses journées : elle est scaphandrière, employée par la ville pour entretenir ses canaux et son fleuve, dans cette eau vaseuse où il lui faut travailler à l'aveugle, seule et dans le froid, reliée à la surface par une seule ligne de vie. Elle est ainsi coupée des gens, des bruits et des couleurs une bonne partie de la journée quand Diane, au contraire, voit continuellement défiler, sur la banquette arrière de son taxi, toute sorte d'individus flanqués de mots, de rires ou de larmes, gesticulants ou placides, beaux ou laids, ronde incessante et bariolée d'humeurs et d'allures dont elle est le témoin parfois accablé. L'odorat sature lorsqu'il est confronté à trop de senteurs

LA SILHOUETTE, C'EST PEU

successives; Diane, de même, lorsqu'elle gare enfin son véhicule après quelques heures de trajet, a l'esprit confus de trop d'humanité. Agnès, tout juste échappée de ses eaux silencieuses, peut, elle, considérer ses semblables avec une bienveillante curiosité. Parfois, elles passent un moment ensemble, se racontent le monde, et s'en échangent des bribes.

« 27 septembre : journée mondiale du tourisme »

Disons qu'aujourd'hui, oui, je pourrais être visée.

Le touriste, par définition, n'est pas chez lui. Il visite, il regarde et parfois s'étonne face à d'autres vies ou d'autres lieux. Toujours, il est coupé de ce qui l'entoure parce qu'il trimballe avec lui ses habitudes, sa langue, ses vêtements... Étranger, il détonne. Les autres, autour, l'accueillent, parfois, mais souvent le moquent, l'envient ou l'escroquent. Le touriste, au fond, a toujours l'air d'un con.

Dans mon propre pays et au milieu de mes congénères, j'ai longtemps eu le sentiment d'être ce personnage décalé, seul, forcément, parce que

trop de choses l'empêchent de se lier, parce que son allure l'empêche d'entrer dans le bon tempo car c'est cela même : il est empêché. S'il peut être vrai que le rythme c'est la vie, eh bien ne pas savoir le suivre, c'est la faillite, sociale. Ma relation aux autres ressemblait à ces conversations téléphoniques de mauvaise qualité, où un décalage de quelques secondes rend tout dialogue difficile et potentiellement irritant. Au bout d'un moment, autant raccrocher.

J'ai pourtant essayé. Toutes ces années, j'ai regardé les autres vivre, pleurnicher, s'amuser, s'amouracher. Pleine de bonne volonté, je suivais, j'imitais, je participais. J'ai même aimé.

Le souvenir de ces yeux, de leur couleur, vert blanchâtre, feuilles d'olivier, autant dire que toute défiance à son encontre m'avait paru saugrenue. Mais l'olivier est un arbre étrange, qui pousse sur des terres calcinées et ne donne de fruits qu'après des années de soins attentifs. Et ces années qui passent ne lui font pas peur, elles renforcent la dureté de son bois, tandis que sa souche produit ces rejets qui lui permettent, éternellement, de renaître de lui-même, de produire à l'infini d'autres troncs nouveaux, crevassés, tortueux.

LA SILHOUETTE, C'EST PEU

Immanquablement, à tant se tordre, parfois, l'olivier vous trahit. Il semble s'attacher, s'enraciner, centimètre après centimètre, entre les cailloux de votre âme émerveillée, il se glisse dans les plis et replis de vos désirs et de vos émotions, et vous, confiante, perdue dans ce vert doucereux, tendres olives, colombe sur le rameau de ce bois admirable, l'esprit bercé, ensorcelé, vous vous laissez aller, heureuse, vous attendez les fleurs, et qui sait peut-être même plus tard des fruits, encore ce vert, vous vous appuyez franchement, la branche paraît robuste, vous soupirez d'aise, vous rêvassez, vous et votre olivier, la belle image. Et puis la branche, c'est malheureux, se rompt. La chute, pitoyable, terreuse déconfiture, mais que s'est-il donc passé, c'est inconcevable, voyons, reprenons le fil, l'olivier, ses racines, son bois, ses feuilles, sa robustesse, son allure et soudain, la rupture. Vous, à terre, éraflée sur la terre caillouteuse, cette foutue terre dont vous voyez bien maintenant l'âpreté, vous saignez dans l'indifférence générale, infâme olivier, sale traître, vert glauque de mes deux. Fumier.

«À la Saint-François, vient le premier froid»

Agnès boit un café bien serré avant d'entamer sa journée. Avant de plonger dans ce qui sera son lieu de travail du jour, l'eau limoneuse d'un des canaux de la ville. Qui, vers la Saint-François, oui, devient vraiment froide. Mais ce n'est pas un problème. Elle a besoin de ces plongées glacées, de ces coupures de son et de lumière qui rythment sa vie. Le quotidien est trop tumultueux.

Cinq enfants à la maison. Elle en avait deux avant de rencontrer Michel, lui en avait trois. Famille à géométrie variable, selon les jours de garde, elle n'en reste pas moins globalement nombreuse, bruyante, animée. Les plongées sont